

Intervention EPSILIADES - Thème : Enseignants d'EPS, exécuteurs ou concepteurs ?

M.H. Word

Ce à quoi j'ai essayé de répondre par rapport à la demande formulée d'intervention :

- parler des dessous du travail ; de comment il se vit ; les plaisirs et les difficultés ; comment il m'habite ; les façons de faire ; quel moteur ?
- concepteur ou applicateur : comment se vit le travail entre ces deux directions opposées.
- Quelle évolution ?

Après 23 ans d'enseignement en « milieu difficile », j'enseigne maintenant dans un collège péri-urbain recevant une population dont la majorité est largement issue de milieux sociaux favorisés.

Pas si facile que cela pourrait paraître de s'interroger sur son travail. Qu'est ce qui me fait avancer ? Qu'est ce qui me fait l'aimer ? Qu'est ce qui m'y fait m'y reconnaître ? Comment je l'habille ? Comment il m'habille ? Qu'est ce qui y est essentiel ? Comment y être en accord avec ce que je pense et ressens comme essentiel en EPS, dans ma fonction ? Comment je me situe par rapport à la demande institutionnelle ?

Finalement qu'est ce qui est marquant dans ce vécu de 30 ans d'enseignement ?

Le cœur de mon travail c'est en EPS de faire vivre aux élèves dans la pratique sportive un espace de liberté, d'apprentissage qui donne une maîtrise et un plaisir plus grand d'agir.

Il y a dans un cours un effet miroir dans la réussite ou l'échec. Un cours réussi c'est quand l'élève, la classe a la confiance d'avoir l'envie d'apprendre, apprend, a appris a les moyens d'entrer collectivement dans l'apprentissage, d'avoir des émotions, des connivences. Ce qui est marquant pour moi ou à analyser c'est cette interaction élève-prof qui fait qu'enseigner dans de collèges différents, avec des publics différents développe une façon d'enseigner différente, fait avoir des indicateurs différents, des perceptions différentes.

Le plaisir du travail c'est pour moi de mettre en place une situation de départ et d'y suivre les élèves sans perdre l'objectif de la situation. C'est ouvrir une boîte à outils et à partir de ce que font les élèves faire évoluer la situation. C'est donc prendre des milliers de petites décisions. Ce n'est donc jamais tout à fait pareil tout en étant toujours pareil ; d'un cycle à l'autre, d'une classe à l'autre même de même niveau.

Le plaisir du travail c'est l'impression que l'EPS sert à quelque chose pour les élèves. C'est cela qui est moteur et énergisant. ( le plaisir du travail bien fait )

C'est dans cela, entre autre, que se situe la fierté d'être prof d'EPS. Mais depuis quelques années je suis moins fière d'être prof d'EPS parce que je ne me retrouve pas dans l'image renvoyée par l'appréciation sociale de l'école, de l'enseignant, de ma discipline.

Parce que je me sens progressivement dessaisie du sens même de mon travail que je résume par l'envie, la volonté, l'ambition de faire réussir les élèves en EPS et à l'école. C'est en partie cela qui me vrille.

Face à la demande institutionnelle depuis quelques années je me sens vrillée par la contradiction puissante et permanente entre ce que devrait porter le service public, une ambition de réussite pour les élèves, et ce qui m'est demandé et mis en place que je ressens comme un détournement de sens, de termes forts d'enjeux qui me prennent en tenaille.

Enjeux contradictoire en apparence : c'est l'exemple de la note de vie scolaire ; l'exemple de faire répondre l'EPS aux exigences du livret de compétences ; l'exemple des nombreuses aides aux élèves : PPRE, AE, PAI.

La contradiction c'est l'injonction de faire réussir avec des procédés pipés ou auxquels je ne crois pas. Alors me dit l'administration vous êtes contre de faire réussir les « plus en échec », de leur donner des heures en plus d'évaluer ce qui est fait au collège, dans vos cours dans votre AS en indicateurs. Vous le faites bien ? Non mais oui ou Oui mais non .

C'est comme un piège qui se ferme et cela est fatigant.

Et cependant je me sens profondément habitée par mon travail. En fait très souvent, il n'y a pas pour moi travail et non travail. Parce que dans mon quotidien, en dehors du temps de travail proprement dit c'est une idée à exploiter pour un cycle qui vient au détour d'une lecture ou d'un spectacle ou d'une discussion... C'est dans cette permanence que le travail m'habite. Comme un intérêt permanent. Il n'y a pas travail et non travail dans les moments **hors boulot** où j'échange avec mes collègues, lorsque je parle à bâtons rompus de mon travail : moment de débriefing un peu comme un SAS de décompression pour raconter comment cela s'est passé ; moments d'échanges « didacto – péda » sur les consignes données : « qu'est ce que tu leur dis pour... ; qu'est ce que tu fais quand ....Comment tu fais pour..... »

Et ce sont ces échanges off et in qui sont forts également dans ce qui fait le travail : Ne pas être seule. Des échanges sur du quotidien, sur les vraies raisons –sans relation de pouvoir- qui font que l'un va ranger le matériel comme ça et l'autre autrement. Ces discussions qui peuvent sembler anodines et durer 20mn et ont au bout du compte des objectifs. Ces discussions qui créent des sortes d'habitus de fonctionnement.

Finalement dans ce vécu là les injonctions institutionnelles sont loin. Elles servent comme base d'échanges mais je les biaise beaucoup. Ce qui me semble important c'est à travers ces demandes ou au-delà d'elles, ce qu'on fait réellement, comment on s'en empare comment on les détourne, comment on les transforme, comment les réponses, au bout du compte nous appartiennent et doivent continuer à nous appartenir. (pour qu'on reste vivant).